

# Éduquer avant d'instruire

Aldo Naouri  
Paris

Conférence donnée à l'Université d'été du SeGEC  
(Secrétariat Général de l'Enseignement Catholique)  
Louvain-la-Neuve  
Le 22 août 2008

Voilà une trentaine d'années environ que j'écris. Et je n'ai rien fait d'autre, à travers mes ouvrages, qu'explorer les mécanismes intimes des relations intrafamiliales. J'avais l'ambition de fournir aux parents la meilleure information possible sur leurs rôles respectifs, leurs potentialités et leurs prérogatives. Ce qui me semblait pouvoir leur permettre de donner à leur enfant les moyens de devenir un adulte de qualité.

Bien que mes ouvrages aient rencontré un très large public, ils ne sont pas parvenus à endiguer les dérives qui ont entamé l'univers familial au point que l'on sait. La désaffection du mariage, l'accroissement de la divortialité, la précarité grandissante des couples, les recompositions familiales ou la monoparentalité s'offrent comme indices de cette évolution.

J'envisageais sérieusement de m'arrêter d'écrire. Mais la « rupture » programmée par le changement de la Présidence française m'a donné quelque espoir et m'a incité à attaquer le problème de front.

J'ai donc écrit un livre que j'ai intitulé *Éduquer ses enfants. L'urgence aujourd'hui*.

J'avoue, en thérapeute impénitent, avoir usé dans sa rédaction d'une forme de « carotte ».

J'ai en effet pris appui sur l'inquiétude manifestée par tous les parents sans exception quant à la réussite scolaire de leurs enfants. J'ai laissé entendre qu'en aidant chacun à comprendre le fond du problème, je lui fournirai assurément les moyens d'éviter à son enfant de sombrer dans les difficultés qui le menacent.

J'avoue avoir été passablement aidé sur ce point par le rapport alarmant que le Haut Conseil de l'Éducation Nationale a publié en septembre 2007. Ce rapport signalait en effet que 40% des enfants, à la fin du primaire, c'est à dire à l'entrée du collège, ne maîtrisaient pas plus la lecture que l'orthographe ou le calcul.

Si j'en juge à l'immense succès qu'a rencontré mon ouvrage et au courrier considérable qu'il m'a valu, j'ai tout lieu d'être satisfait de mon entreprise et d'espérer qu'elle aura une portée raisonnable.

Aurais-je produit des arguments plus convaincants ? Aurais-je trouvé une autre manière de dire ? Aurais-je agencé différemment mon discours ?

Je ne le crois pas.

Car je n'ai rien fait d'autre que reprendre l'essentiel des analyses que j'ai déjà produites dans mes autres livres. J'ai certes adjoint à la partie théorique de l'ouvrage une illustration

pratique en abordant les problèmes concrets que les parents peuvent rencontrer dans le petit âge. Mais même cela n'avait rien de neuf puisque j'en avais déjà publié la plus grande partie.

Pardonnez-moi donc de ne pas tirer plus de gloire d'un travail dont je pense qu'il n'apporte rien de nouveau, dans la mesure où il condense simplement mon œuvre antérieure.

Si je dois néanmoins expliquer son audience, je dirais qu'il est tout simplement arrivé à point.

Qu'il est arrivé à un moment où, un peu partout dans notre monde occidental, on se met enfin à se poser des questions !

Parce que, somme toute, ce que j'avance – et chacun peut aller y voir ! – ne relève souvent de rien d'autre que du simple bon sens !

Que je m'évertue à revêtir parfois ledit bon sens d'une légitimation médicale ou psychanalytique ne change pas grand chose à ce qu'il a toujours été – et qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être !

Je n'ai donc aucun mérite à soutenir que les bœufs doivent précéder la charrue.

Et ce d'autant que la clinique pédiatrique quotidienne amène à constater que, si la charrue n'avance pas, ce n'est pas qu'on l'a seulement mise devant les bœufs mais qu'on l'a profondément fixée en terre – les cas que j'ai rapportés à titre illustratif le démontrent d'ailleurs clairement.

Or, quand il en est ainsi, le travail de longue haleine que nécessite la situation épuise tout aussi bien les cohortes de rééducateurs de toutes sortes que les psychanalystes eux-mêmes.

La faille gigantesque qui existe fréquemment dans la communication entre les enseignants et les élèves en constitue un parfait exemple.

Les premiers expriment aux seconds leurs exigences et vont même parfois jusqu'à poser de véritables diagnostics sur leurs difficultés.

Ils n'hésitent pas en effet à écrire sur les bulletins scolaires : « Manque de travail », « Manque de concentration », « Ne travaille pas », « Ne participe pas », « Ne fait pas assez d'efforts ».

Ce sont des commentaires magistraux qui ont toujours existé, qui étaient destinés à produire, et qui produisaient, leurs effets.

Mais les élèves actuels sont absolument incapables de les entendre ou de les intégrer.

Non pas qu'ils les ignoreraient ou qu'ils y résisteraient du fait d'une mauvaise volonté. Ils sont tout simplement dans l'impossibilité de les entendre.

Il en va pour eux exactement comme si on s'adressait à eux dans une langue étrangère et avec des phonèmes auxquels ils sont totalement sourds.

Et pour cause ! « C'est quoi l'effort ? C'est quoi le travail ? » pourraient-ils demander, tant ces concepts leurs sont totalement opaques.

Ce n'est pas simple en effet, quand on a 6, 8, 9 ou 12 ans et qu'on a emmagasiné tant de bénéfices dans la plus grande passivité, de s'entendre soudainement dire qu'il faudrait s'activer !

Comment accepter l'idée qu'il faille produire un minimum d'effort pour obtenir un résultat quand on s'est entendu dire depuis toujours qu'on avait « droit à tout » et que « tout nous était dû » ?

C'est comme si, au motif que nous avons des bras et des jambes et que nous pouvons bouger, on nous mettait soudain sur un ring de boxe ou qu'on nous accrochait à une paroi rocheuse en nous demandant de livrer combat ou de grimper le long de l'à-pic !!

La métaphore n'est là que pour faire imaginer l'angoisse dans laquelle la situation met les élèves et déclenche un cercle vicieux dont il leur est difficile de s'extraire !

Comment, par quel artifice et par quel miracle, des enseignants seraient-ils en effet susceptibles d'apporter à un enfant ce que ses propres parents ne lui ont pas apporté ?

C'est en ce point précis que gît la confusion souvent faite, sinon entretenue, entre éducation et instruction, entre éducateurs et enseignants.

On peut en effet être parfaitement éduqué tout en n'ayant aucune instruction. Et s'il arrive par miracle qu'on soit très savant malgré une absence totale d'éducation, tout génial qu'on puisse être, on est en général une personne assez détestable.

L'école n'est pas là pour éduquer, quoi qu'en pensent nombre de parents qui comptent sur elle, elle est là pour délivrer un savoir, instruire, enseigner et, éventuellement, parachever tout au plus une éducation dont la charge revient aux parents et à eux seuls.

Il est amusant de relever à cet égard que la première fois où, en 1828, l'état français a décidé de prendre en charge l'enseignement, le ministère créé à cet effet s'est appelé « Ministère de l'Instruction publique ». Il a gardé cette appellation 104 ans. Il a été rebaptisé « Ministère de l'Éducation nationale » en 1932 par Édouard Herriot qui a cru pouvoir calmer ainsi les luttes entre l'enseignement religieux et l'enseignement laïque. Le terme a été conservé depuis et d'autant plus jalousement que le Gouvernement de Vichy était revenu à son appellation initiale. Voilà qui ne rend pas les choses très claires pour les parents passifs, paresseux ou démissionnaires.

Indépendamment de cet ensemble de faits et de l'importance d'une éducation préalable dans l'acquisition ultérieure du savoir, il reste à mieux comprendre

- en quoi l'éducation déborde ce registre
- pourquoi elle a été abandonnée
- et comment elle doit être menée.

L'éducation n'est pas seulement importante pour conférer les mécanismes que nécessite l'acquisition du savoir. Kant (1724-1804) disait à son propos que « L'humanité est la seule espèce animale qui ait besoin d'être éduquée »

Comme pour lui faire écho, Danton (1759-1794) martelait pour sa part qu'« après le pain, c'est d'éducation que le peuple a le plus besoin ». Son propos, inspiré de l'état de misère humaine du peuple inculte de son époque, s'avère presque plus percutant et plus convainquant que celui de Kant.

Il en ressort que la philosophe comme le politicien insistent sur le caractère indispensable de l'éducation aussi bien pour la survie que pour le devenir de l'espèce. Comme si cette espèce ne devait en aucun cas demeurer dans son état natif !

Sans vouloir me lancer dans une digression historique, je voudrais seulement faire remarquer au passage que c'est autour des mêmes dates que Sade (1740-1814) a élaboré sa

propre œuvre. Un peu comme si le débat qui s'instaurait indirectement ainsi entre des options foncièrement opposées développait celui qui avait été amorcé au Siècle des Lumières, en particulier par Rousseau (1712-1778), autour de ce qui relevait de la nature et ce qui était attendu de la culture.

L'anthropologie a, depuis, largement démontré en quoi il n'y avait d'humanité que dans la culture, autrement dit dans la prise de distance par rapport à la nature, une prise de distance à laquelle l'éducation participe au premier chef !

Mais Kant, Danton, Rousseau, Sade, Frazer ou Lévi-Strauss, voilà qui soulève beaucoup de passion, qui intimide beaucoup et qui prête le flanc à l'accusation d'idéologie.

Il est possible de rendre les choses plus claires en se référant à la psychanalyse.

Il est vrai que la psychanalyse soulève des résistances quand elle n'est pas tout simplement récusée. Il faut en prendre son parti car l'humanité est ainsi faite qu'aucun discours ne fera jamais l'unanimité.

La psychanalyse enseigne en tout cas que seuls les névrosés peuvent établir un lien social, tisser du social, vivre en société. Ce dont les pervers, eux, n'ont absolument pas cure.

Cela tient au fait que le névrosé, peut dépasser sa frustration, la supporter voire tromper son dépit en usant du fantasme, alors que la psyché du pervers ne comporte pas ce mécanisme.

Le névrosé n'éprouve pas le besoin vital de passer à l'acte, quand c'est cela et seulement cela qui compte pour le pervers.

Le premier en conséquence tient compte de l'existence de l'autre, qu'il respecte quand il ne le craint pas, alors que pour le second cet autre n'importe que dans la mesure où il peut l'instrumentaliser à son seul gré et en faire l'objet de sa jouissance.

Le névrosé se situe dans le cadre de la Loi de l'espèce qu'il respecte tout en sachant qu'elle le contraint. Le pervers ne s'intéresse à cette Loi que pour savoir comment la contourner.

Tout cela le fait que le névrosé est fasciné par le pervers, alors même que lui n'existe pour ce dernier que dans la sphère utilitaire.

Ce n'est pas un détail négligeable dans la mesure où le prosélytisme pervers fragilise considérablement le névrosé, l'amenant souvent à remettre profondément en cause ce qui fonde sa propre structure.

Une forme de contagion survient qui, à l'insu de chacun, modifie le discours sociétal. Il suffit pour le comprendre de rappeler que la Loi de l'espèce est la loi de l'interdit de l'inceste qui implique le respect de la différence des sexes et de la différence des générations. Allez donc essayer de rappeler ces différences aujourd'hui, vous verrez comment vous serez traités !

Or, on ne naît pas névrosé ou pervers comme on naît blanc ou noir, blond ou brun.

On DEVIENT l'un ou l'autre.

À des degrés divers, bien entendu.

Et on ne le devient pas par hasard.

On le devient à la suite d'un processus d'échange, qui s'instaure très tôt, avec un environnement au sein duquel, sauf exception, les parents – et la mère en particulier – occupent la toute première place.

Je n'ai pas l'intention d'ouvrir ici un débat que la psychanalyse, à ma connaissance, a toujours évité d'aborder. À savoir la recension des facteurs qui interviennent dans la

structuration du sujet. En tant que névrosé banal et pédiatre adepte de la prévention, je me suis contenté de fournir aux névrosés de tous bords quelques moyens leur permettant de résister au prosélytisme pervers.

J'évoquais donc un processus d'échanges. Un tel processus intervient entre d'une part un être profondément immature et, d'autre part son environnement au sein duquel, disais-je, ses parents occupent la toute première place.

Le premier, longtemps soumis à la violence considérable des pulsions qui le traversent, ne dispose, pour s'affranchir de leur tyrannie, que du plaisir qu'il enregistre et dont il fait l'étalon même de la vie au point d'être prêt à s'y adicter. Freud disait de lui qu'il est « un pervers polymorphe » tant, comme le pervers, il est régi par son seul principe de plaisir.

Si rien n'intervient pour le détromper ou l'introduire à une autre dimension, il deviendra l'enfant tyran et impatient qui vivra tout instant vide comme habité par la menace de mort. Si, par ailleurs, il ne rencontre pas une circonstance qui le précipitera du côté de la perversion, il marquera une grande sensibilité au discours pervers au point d'y adhérer ou de s'y laisser prendre

Il faut savoir que sous quelque latitude, à quelque époque ou dans quelque culture il vive, il en est toujours, toujours, ainsi pour l'enfant.

Au début de sa vie aérienne, son corps obéit en effet à des mécanismes physiologiques rigoureux dont il n'a pas plus conscience qu'il ne dispose d'un quelconque processus susceptible de lui en permettre la gestion ou le contrôle. C'est la répétition de processus identiques qui l'amènera progressivement à tirer une ébauche de conclusion sinon un brin d'enseignement de ce qu'il vit. Tout comme il intégrera et fera siennes les caractéristiques du monde dans lequel il est venu, il acceptera toutes les règles qui lui sont imposées, dès lors qu'elles le sont clairement et sans hésitation. Il n'est pas difficile de comprendre que les règles qui doivent lui être imposées doivent pouvoir résister à la violence qu'il manifeste pour y résister. C'est là qu'intervient la détermination du parent. C'est elle, et elle seule, qui produit la clarté et éloigne l'hésitation. C'est elle qui signifie à l'enfant que c'est à lui de céder en brimant sa pulsion.

Ce processus n'éloigne pas pour autant l'enfant de son « plaisir-étalon ». Il lui fera simplement faire l'expérience d'une réalité qui l'amènera à espérer le plaisir différé si tant est qu'il ne puisse pas y accéder au moyen du « fantasme ». Il s'agit, là, des mécanismes élémentaires de la « frustration », laquelle va, à son tour, susciter le désir.

Il est probable que lorsque Rousseau professait qu'« Émile ne (devait pas prendre) des habitudes », il espérait lui faire exprimer la richesse d'une nature qu'il jugeait a priori comme forcément bonne. Mais il est tout aussi probable que le névrosé qu'il était ait, à son insu, cédé à sa propre fascination pour le rejet pervers de toute loi coercitive.

C'est une fascination identique – ô combien relayée et amplifiée par un certain discours médiatique – qui fonde les options de nombre de parents actuels.

C'est l'intégralité de leur vécu jusque-là qui revient à la surface de leur mémoire quand ils se trouvent face à leur enfant. Tout comme leur revient en mémoire la somme des frustrations qu'ils ont accumulées au long de leur existence et qui a généré en eux le ressentiment qu'ils gardent à l'endroit de leurs parents.

À cet égard, ils sont logés à la même enseigne que les parents de tous les temps. Sauf qu'ils le deviennent, eux, dans un monde sans le moindre repère et définitivement débarrassé des discours normatifs ou des rituels.

Ils deviennent parents dans un monde où seuls comptent l'image, le prestige et le plaisir.

Désireux de se protéger de l'animosité ultérieure de leur enfant, ils vont œuvrer à lui éviter toute frustration et à le combler de toutes les sortes de manière pour être sûrs de se faire aimer de lui.

À tout faire en quelque sorte pour ne donner AUCUNE éducation.

Ou croire en donner une meilleure encore en établissant avec leur enfant une relation horizontale, habitée par la parole, le dialogue permanent et la négociation, et évidemment exempte de toute coercition

Dans les faits, les décennies écoulées ont démontré l'inanité de ces options.

Non seulement en raison des problèmes scolaires qui sont, eux, incontestables, mais en raison, comme je l'ai déjà laissé entendre, de la multiplication considérables des consultations des rééducateurs de toutes disciplines comme des psychologues et des psychanalystes, pour les retards d'acquisitions et les troubles du comportement.

Et cela s'explique mieux encore à partir du moment où on saisit ce qu'il en est de la dynamique psychique et de l'évolution de l'humain à partir de sa naissance. Ce qui est une autre manière de comprendre la genèse de la névrose et celle de la perversion.

J'ai déjà dit que le tout petit est un être traversé par des pulsions dont l'énergie considérable nécessite d'être canalisée sinon bridée par l'éducation dévolue à ses parents. J'ai laissé entendre que c'est cette éducation qui allait lui permettre de quitter progressivement son addiction au plaisir, c'est à dire son état de nature, pour accéder à la culture qui est son destin humain.

Ce que je n'ai pas encore dit, c'est que, quelle que soit la manière dont il est traité, ce tout petit va vivre vers la fin de sa première année une tragédie qui le conduira à construire sa vision du monde balbutiante sur un mode totalement erroné.

Sa maturation le conduisant à constater la dépendance considérable qu'il a à sa mère, va l'amener à conclure que cette dernière peut à son seul gré le faire vivre ou mourir.

La toute-puissance qu'il lui attribue va le faire réagir et le faire dresser contre elle sa propre toute-puissance – illusoire, bien entendu, mais pas pour lui ! Il s'évertuera à la mettre en échec par son opposition délibérée et par toutes sortes de caprices.

Et bien, c'est sur ce point, et fondamentalement sur ce point, qu'intervient l'éducation.

Si elle est présente, exercée par une mère qui n'entend pas se faire mener par le bout du nez, elle l'aidera à corriger peu à peu son appréciation de la situation.

Si, en revanche, elle est absente et que la mère se fait sa vestale sinon sa carpette, il sera fondé à imaginer être dans le vrai et il ne se départira plus de sa toute-puissance, laquelle parasitera à jamais – et souvent jusqu'à l'âge adulte – son comportement.

Les choses ne vont pas s'arrêter là. Rassuré ou non par cette première étape, il va en effet parfaire sa stratégie défensive en entrant dans ce qui est connu de chacun sous l'appellation de « phase œdipienne ».

Quand il est un petit garçon, il s'offrira à sa mère comme objet d'amour et il fera d'elle son propre objet, espérant se rendre ainsi suffisamment indispensable à elle pour qu'elle veille à le conserver en vie. On sait la suite : prenant un jour peur que son père ne le punisse en le châtrant, il renoncera à sa mère en se promettant de se trouver plus tard une femme à son

image. La peur de son père ayant remplacé celle qu'il a si longtemps éprouvée de sa mère, lui permet de rentrer dans la phase dite de « latence ».

Quand elle est une petite fille, elle ne dispose pas de la même latitude que son frère. Sa subtilité va la conduire à se tourner vers son père, à faire de lui son objet d'amour et à s'offrir à lui comme objet d'un amour équivalent, pour en faire son protecteur. Sa manière de procéder ne va pas lui permettre de remplacer la peur de sa mère par celle de son père, elle va de fait redoubler cette peur, nouant ainsi à jamais son destin.

Il est aisé d'imaginer combien le destin des enfants, à cette phase de développement, va dépendre de la réaction des parents à leurs comportements. Quand il m'arrive de surprendre la manière dont certains parents se sentent on ne peut plus flattés par le comportement de leurs enfants, je me dis qu'ils ne savent pas les dégâts qu'ils produisent.

Il est vrai que le discours environnemental intervient là encore de manière regrettable, incitant les parents à faire de l'enfant le centre du dispositif familial au lieu de les inciter à veiller en premier lieu à entretenir leur propre relation.

Ce n'est pas un effet de hasard.

Notre société de consommation tire un parti juteux de la façon dont les cartes sont ainsi faussées.

N'est-il pas temps de le dire ?

Aldo Naouri